de me plaindre, jusqu'à celui d'inculper le ravisseur auquel je n'ai pas même disputé sa proie. Et je n'en suis pas mort de honte et de rage ! Ciel ! quelles sont donc ces peines mortelles, qui, dit-on, précipitent si rapidement tant d'infortunés au tombeau!

Lucinde parut balancer, et ne répondit point d'abord. Je pensai qu'elle méditait la déclaration des nœuds qui l'unissaient à moi ; et que j'allais la voir se porter sur le cœur la pointe de son poignard, en menaçant de s'en percer, si l'on ne se rendait à ses raisons. La main sur la garde de mon épée, je n'attendais, pour éclater, que le premier mot de cette déclaration, lorsqu'un *répondez, Lucinde, obéissez*, prononcé par son père, et d'un ton foudroyant, décida la catastrophe. Lucinde, à cet ordre, répondit d'une voix mourante, mais de manière à n'être que trop bien entendue, *oui, je l'accepte ;* et au même instant, elle s'évanouit entre les bras de sa mère. Quant à moi, à ce *oui* fatal qui m'enlevait sans retour toutes mes espérances, tout mon bonheur, je crus sentir la terre s'entr'ouvrir sous mes pieds, et la foudre éclater sur ma tête. Étourdi, confondu, frémissant de rage et de jalousie contre la parjure Lucinde elle-même, ne respirant plus que vengeance, j'allais me précipiter, la percer de mille coups, elle et le perfide auteur de mes maux, quand un nouvel incident suspendit et dérouta ma fureur. Pour secourir Lu-

cinde, sa mère et ses femmes s'étaient empressées de la délacer. Une lettre s'échappa de son sein, et tomba aux pieds de Don Ferdinand, qui s'en saisit avec empressement; et il courut, pour la lire, se placer à portée de la lumière du plus proche flambeau, pendant que tous les autres assistants s'agitaient en désordre autour de la malade. Don Ferdinand, après avoir lu la lettre, la froissa d'un air furieux, la mit dans sa poche, et s'élança sur un fauteuil au fond de la salle, où, les coudes sur les deux genoux, la face dans ses deux mains, il parut ne plus faire la moindre attention, ni à l'état alarmant de son épouse, qui ne donnait aucun signe de vie, ni à rien de ce qui se passait auprès de lui.

Quel moment favorable pour me venger, pour immoler mes deux perfides à ma trop juste fureur! Cependant, le croirez-vous! comme si j'eusse été le coupable de cette scène odieuse, c'est moi seul que j'ai puni! et encore d'un supplice plus cruel mille fois que la mort que je leur aurais donnée; d'un supplice qui se renouvelle toujours plus déchirant à chaque instant de ma vie! Et pendant que je souffre, sans doute le traître et la parjure jouissent tranquillement du fruit de leur crime; peut-être même mon malheur et ma faiblesse ajoutent-ils à leur bonheur! Idées affreuses, puissiez-vous donc enfin, à force de me tourmenter,

épuiser ma vie, et détruire ma misérable existence !

Je ne puis vous dire quelle impulsion irrésistible me détermina, pendant que tout le monde environnait Lucinde, et que, de son côté, Don Ferdinand était absorbé dans ses réflexions, à sortir de la maison. Ce ne dut pas être cependant la crainte d'aucun danger pour moi ; puisqu'aussitôt que l'irrévocable *oui* avait frappé mon oreille, je m'étais voué à la mort ; et certes, je ne pouvais la choisir plus éclatante et plus satisfaisante, que de la main du traître que j'aurais attaqué ouvertement sous les yeux de l'infidèle, avec l'espérance et le désir de les précipiter avec moi dans le tombeau. Quoi qu'il en soit, je quittai mon embrasure, sans aucune intention déterminée, que celle d'aller expirer ailleurs. « Elle est perdue pour moi, me » dis-je. Elle a prononcé l'arrêt de ma mort ; al- » lons le subir. » J'ignore si je fus aperçu, mais je ne pris aucune précaution pour ne pas l'être. Je traversai la salle, et je sortis de la maison, sans trouver ni à parler ni à répondre à personne. Je courus chez le messager où j'avais mis pied à terre ; après y avoir écrit précipitamment quelques lignes, que je le chargeai de remettre à Lucinde, je remontai sur ma mule, et je m'enfuis à toutes jambes. J'étais déjà loin de la ville, que, comme un autre Loth, je n'avais encore osé regarder derrière moi. Talonné par l'horreur et par le déses-

poir, je fuyais, comme si la fuite eût dû m'en délivrer.

Ce ne fut, je crois, qu'après avoir couru, comme un insensé, pendant plusieurs heures, que le calme des champs et de la nuit, en tempérant un peu l'agitation de mes sens, me rendit l'usage de la pensée. Mes yeux, jusqu'alors secs et brûlants, se remplirent de larmes : mon cœur, jusqu'alors oppressé, se gonfla pour la première fois : je cessai de presser ma marche, pour me livrer au besoin d'exhaler ma douleur ; et sans faire attention que mes vaines clameurs ne pouvaient ni me dédommager ni me venger, je fis retentir les ténèbres de mes gémissements, d'imprécations contre Don Ferdinand, et de plaintes contre Lucinde. « L'in-» grate ! la fourbe ! m'écriai-je à haute voix..... » Était-ce donc là ce que tu m'avais tant de fois » promis, ce que tu venais encore de me jurer !... » Cruelle ! et tu as voulu que j'en fusse témoin, que » je ne pusse pas même douter de ton parjure ! quel » raffinement de barbarie !... Ame vile, tu ne t'es » pas donnée : tu t'es bassement vendue ; le rival » que tu m'as préféré ne t'obtient que parce qu'il » est plus riche et plus grand seigneur que moi : » et je pourrais encore te regretter !... Cependant, » reprenais-je en soupirant, ne peut-elle pas être » moins coupable qu'elle ne me le paraît ? Douce, » timide, docile, respectueuse, elle n'aura peut-être

» pas su résister aux volontés d'un père tendrement
» chéri. Peut-être elle aura pensé que refuser un ma-
» riage aussi brillant, ce serait compromettre sa répu-
» tation, s'exposer à des soupçons contre cette vertu
» qu'elle prisait; qu'elle devait en effet priser par-
» dessus tout... Mais quoi! qui l'empêchait de dé-
» clarer nos engagements? n'était-elle pas bien sûre
» que je ne la démentirais pas; que je l'accepterais
» pour épouse avec transport, avec orgueil, aux
» yeux de l'univers entier? Qu'auraient pu raison-
» nablement ses parents objecter contre son choix;
» eux qui, avant que Don Ferdinand se présentât,
» avaient paru si flattés de ma recherche; eux qui
» n'avaient jamais prétendu pour leur fille à un
» parti plus sortable que moi? Si au moment fu-
» neste où elle s'est trouvée forcée de prononcer,
» elle eût seulement tenté de les faire valoir, mes
» droits, je me serais, de mon côté, présenté pour
» les réclamer, je les aurais appuyés de la parole
» même de son père... J'aurais confondu le traître
» Don Ferdinand: il n'aurait pu soutenir mes re-
» gards... Non, il ne l'aurait pu; les traîtres ne sont
» audacieux que jusqu'au moment où ils sont dé-
» masqués... Ah! je ne le vois, je ne le sens que trop;
» je ne puis pas plus excuser la parjure, que la haïr
» et me consoler de l'avoir perdue. Éblouie, sé-
» duite, comme tant d'autres, par l'éclat menson-
» ger de l'opulence et des grandeurs, elle n'aura

» pas su se refuser aux insinuations de la vanité. » Mais par un reste de pudeur et de bienséance, » elle aura voulu, pour se disculper en quelque » sorte à mes yeux, que je fusse témoin des ordres » de son père en faveur de Don Ferdinand... Qui » sait même si elle n'a pas feint cet évanouissement, » pour me faire croire qu'elle tenait réellement à ses » serments et à mon amour? Car, de quoi n'est » pas capable une femme artificieuse, une fourbe ! » Ces réflexions, si Lucinde était moins belle, si mon cœur était moins passionné, ces réflexions que je me fis alors, et que je me suis si souvent répétées depuis, auraient dû, et devraient encore, en m'inspirant le mépris que mérite une perfide, me consoler de sa perte ; mais malgré sa lâcheté, malgré son parjure, ma destinée est et sera toujours d'aimer Lucinde plus que jamais, à chaque instant de ma vie.

Tourmenté, déchiré par l'amour, par la jalousie, le dépit, le désespoir, je marchai toute la nuit, sans savoir, sans songer que je marchais, sans prévoir où j'allais ni ce que je deviendrais. Au lever de l'aurore, j'entrai dans ces montagnes. Pendant, je crois, trois jours et trois nuits, j'y errai à l'aventure : je ne puis vous dire si je marchais toujours, si je m'arrêtais, quelle route je suivais. Totalement absorbé, ne désirant, n'attendant que la mort, j'allais où ma mule me portait. En-

fin, un matin, au point du jour, l'aspect de quelques cahuttes de bergers, au milieu desquelles je me trouvais, me fit revenir à moi, assez pour me sentir près de ma fin. Je priai les bergers de m'indiquer le canton le plus désert de ces montagnes : mon intention était d'y aller déposer mon cadavre, hors de portée de tous regards humains. Peu de temps après les avoir quittés, ma mule tomba morte d'épuisement, et me culbuta. Croyant que j'allais expirer aussi, j'entrepris de me traîner jusqu'au sommet d'un énorme rocher que je voyais près de moi, et qui me semblait inaccessible à tous autres qu'à moi; mais avant de pouvoir y arriver, je perdis totalement connaissance et sentiment. Je ne sais combien de temps je suis resté dans cette espèce d'anéantissement : je me rappelle seulement qu'en revenant à moi, je me trouvai casemate dans le tronc creux d'un gros hêtre, sans lassitude, sans faim, et pourvu d'une abondante provision de pain et de fromage. L'instant d'après, je vis venir vers moi plusieurs chevriers : présumant que c'était à leur générosité que je devais mes aliments, un mouvement de vive reconnaissance me poussa hors de mon trou pour aller les remercier. Ils m'accueillirent obligeamment, et ils m'offrirent leurs services; mais ils me reprochèrent d'avoir plusieurs fois battu et pillé un de leurs camarades. Je ne pus retenir un torrent de larmes, quand, d'après

leur rapport, je reconnus que ce que j'avais pris pour un simple évanouissement de plus ou moins longue durée, était un bouleversement total de mes sens, une frénésie furieuse qui me ravalaient au-dessous de la bête féroce. J'en conçus tant d'horreur contre moi-même, qu'à l'instant même j'y succombai de nouveau. Je retombai, m'ont-ils dit depuis, dans une démence si violente, que s'ils ne m'eussent pas contenu, en se réunissant tous contre moi, je les aurais tous déchirés. Cependant, il ne me reste pas la moindre idée de ce que je fis pendant cette crise affreuse, et pendant plusieurs autres pareilles que j'ai eu le malheur d'essuyer depuis. Quand un horrible frémissement universel, et des mouvements de rage dont je ne suis plus maître, m'en annoncent l'approche, j'en frissonne d'horreur de la tête aux pieds; j'appelle la mort à grands cris; je me sens tenté de me déchirer de mes propres mains; je fais retentir l'air de mes hurlements; je m'élance de place en place, comme pour me fuir moi-même; enfin, pour dernière ressource, j'invoque l'image trop chère de la parjure, dont, autrefois, un seul regard portait dans tous mes sens le doux calme du bonheur. Vains efforts! le coup frappe et m'anéantit, ou du moins il m'ôte tout sentiment, au point que j'ignorerais encore à quels excès de fureur et de malfaisance je me porte alors, sans les plaintes que

m'en font les bergers de ces montagnes, lorsqu'ils me retrouvent en état de les entendre. Malgré ma férocité, mes dévastations, la pitié de ces bonnes gens ne s'est jamais démentie : c'est à elle que je dois la nourriture qui me sauve chaque jour la vie, en dépit du seul vœu que je forme sans cesse. Ils craignent de m'approcher, il est vrai, et je ne le mérite que trop ; mais dans tous les réduits où me porte l'habitude, je ne manque jamais de trouver quelque nouveau tribut de leur charitable compassion. Et moi, malgré mon horreur pour la vie, il n'est point en mon pouvoir de résister à la faim : je ne sais quel instinct impétueux me précipite sur tous les aliments que j'aperçois. J'en espère qu'au moins j'attendrai de la bonté du ciel la fin de mes tourments, sans attenter volontairement à l'existence qu'il n'appartient qu'à lui de me retirer.... Ah! si plutôt il daignait effacer totalement de mon souvenir les charmes de la parjure et la perfidie de Don Ferdinand, ou s'il daignait me rendre Lucinde ; ce miracle, je le sens, me rendrait la raison ; mais, ne pouvant l'espérer, mes vœux n'appellent plus que la mort : puisse-t-elle ne plus tarder! puisse sur-tout l'Être suprême, désarmé, fléchi par tout ce que j'ai souffert, prendre pitié de mon âme, et ne pas me faire un crime du désespoir dont il lui a plu de m'accabler.

Voilà, Messieurs, le récit que je désirais vous

faire de mes malheurs. Maintenant que vous les connaissez, vous vous étonnerez moins de mon étrange situation, et de l'inutilité des représentations si raisonnables que vous avez bien voulu me faire. Le plus habile médecin ne peut rien, sans les remèdes propres à combatre la maladie ; et le seul remède à la mienne, n'est point en votre pouvoir; point de guérison pour moi sans ma Lucinde. Mille et mille fois elle m'avait juré de n'être qu'à moi ; elle était mon unique bien ; elle le savait : en me l'arrachant, la cruelle ! en trahissant ses serments ; en prononçant ce *oui* fatal qui me supplicie sans relâche, elle a montré qu'elle en voulait à ma vie. Hé bien, je mourrai pour la satisfaire. Ce motif, du moins, embellira mon dernier moment, et c'est la seule perspective consolante qui me reste encore.

Le malheureux et trop sensible Cardénio finit là sa déplorable histoire. Le curé et maître Nicolas se disposaient à hasarder quelques paroles de consolation, quand une autre voix plaintive, qui se fit entendre à peu de distance, les en détourna subitement... Mais on ne lira que dans le chapitre XXVIII, ce que disait cette voix, attendu que le judicieux Cid Hamet Bénengely trouve convenable de terminer ici le XXVII^e^.

CHAPITRE XXVIII.

De la nouvelle rencontre que firent le curé et le barbier dans la montagne Noire.

Nous devons assurément compter au nombre des jours heureux pour le genre humain, le jour à jamais remarquable qui vit naître le valeureux Don Quichotte de la Manche, puisque c'est à la prodigieuse audace qui porta ce héros à entreprendre de ressusciter l'ordre auguste de la chevalerie errante, dont il n'était déjà plus question qu'en peinture ou dans les bouquins, qu'au moins en ce siècle si pauvre en aventures brillantes, nous devons le plaisir de lire, non-seulement l'utile et savoureuse histoire véritable de ses glorieux exploits, mais encore les historiettes, nouvelles et digressions que l'auteur y a ingénieusement enchâssées, en manière d'épisodes : lesquelles historiettes, nouvelles et digressions ont leur petit mérite à part, indépendant de celui de l'histoire qu'elles enrichissent d'autant, et qui, pour continuer sa marche, en ramassant de droite et de gauche les ornements étrangers propres à enjoliver ses grâces naturelles,

sans les surcharger, raconte en ces termes ce que disait la voix plaintive, annoncée à la fin du chapitre précédent.

—Qu'ils semblent déserts, ces lieux sauvages!... Que leur aspect farouche et solitaire convient bien à la déchirante situation de mon cœur!... Mon Dieu! serait-il possible qu'ici je pusse enfin cacher à tous les yeux la douloureuse existence à laquelle il vous a plu de me condamner? Et puis-je espérer qu'enfin la mort, la mort depuis si long-temps sourde à mes vœux, y terminera mes peines, loin de ce monde pervers, injuste, où je ne dois plus trouver ni consolation, ni remèdes à mes maux?... Rassure-toi, pauvre infortunée! Ici, tes plaintes ne seront entendues que du ciel; et si ces rochers sont insensibles, s'ils sont incapables de te procurer du soulagement, du moins tu n'auras à en redouter ni outrages ni perfidies.

Telles furent les plaintes qui détournèrent l'attention du curé et du barbier, et qui fixèrent celle de Cardénio lui-même, à l'instant où il cessa de parler. Émus tous les trois, et se jugeant très-près de la malheureuse personne qu'ils venaient d'entendre, ils s'empressèrent de la chercher pour lui offrir des secours. Ils n'eurent pas fait vingt pas le long des rochers escarpés qui encaissaient tortueusement le ruisseau, qu'ils aperçurent un paysan assis au bord de l'eau, sur les racines découvertes

d'un vieux frêne ; il se lavait les pieds et les mains dans le ruisseau, de sorte que sa tête en était baissée presque sur ses genoux ; et cette attitude, qui cachait son visage aux chercheurs, ne lui permettait pas non plus de les apercevoir, d'autant qu'ils s'approchaient à la sourdine. Le curé, qui marchait le premier de la file, se trouva bientôt assez près du paysan, pour être frappé de la blancheur éblouissante et de la forme appétissante de deux petits pieds, que le courant semblait bien moins laver que caresser. Ne pouvant se persuader que des pieds aussi mignons fussent en effet accoutumés à fouler des sillons raboteux, durcis par le soleil, ni qu'un simple campagnard sût s'exprimer comme il venait de l'entendre, et d'un ton de voix aussi gracieux, aussi touchant; voyant d'ailleurs que le personnage ne les avait encore ni aperçus, ni entendus, le curé se coula lestement, en faisant signe de la main à ses deux compagnons de le suivre, derrière un rocher où ils se tapirent, et d'où ils pouvaient, sans être vus, considérer de près l'accoutrement et tous les mouvements du paysan aux jolis petits pieds. Il était vêtu d'une vieille casaque gris-brun, d'étoffe grossière, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile, qui paraissait lui serrer extraordinairement la taille. Il portait des guêtres de gros drap noirâtre, et sur sa tête une *montéra* de même étoffe et couleur. De

temps en temps, en relevant, jusque vers le genou, tantôt l'une, tantôt l'autre de ses guêtres, il découvrait des jambes faites au tour, et du même morceau d'albâtre que les jolis pieds qui d'abord avaient tant donné à penser à nos curieux.

Le paysan ne tarda pas à transporter ses deux jambes, de l'eau sur le rivage, pour se les essuyer avec un mouchoir blanc qu'il tira du fond de sa *montéra*. Le hasard voulut qu'en se découvrant la tête pour prendre ce mouchoir, il se tournât précisément du côté où étaient tapis le curé et ses compagnons, qui, sur le vu des jambes et des pieds, épiaient et attendaient avec une extrême impatience le moment de voir le visage de ce singulier campagnard. Quelle fut leur surprise, d'apercevoir une figure ravissante! une beauté, telle que Cardénio lui-même ne put s'empêcher de se dire tout bas, que puisque ce n'était pas là celui de sa Lucinde, ce charmant visage ne pouvait être que celui d'un ange. Après s'être bien essuyé les jambes, le beau paysan se découvrit encore une fois la tête, pour remettre le mouchoir dans le fond de son bonnet : l'idée lui vint probablement alors de donner de l'air à ses cheveux avant de les recouvrir, et il se secoua légèrement la tête. A ce mouvement, une chevelure immense, et du plus beau blond de la nature, se déplia jusqu'à terre, autour de lui, de manière que tout son corps en

resta couvert, jusqu'au moment où deux mains mignonnes, plus blanches que neige, sortirent de cette superbe enveloppe pour travailler à la réunir, et à la replier comme elle l'était auparavant.

Le curé et ses compagnons ne doutèrent plus alors que le beau paysan ne fût une femme déguisée; et si Cardénio n'eût pas été si profondément épris des charmes de sa Lucinde, tous les trois ils se seraient dit que jamais ils n'en avaient vu d'aussi belle. Ils ne purent rester plus long-temps cachés. Impatients, entraînés par ce penchant irrésistible qui porte les plus indifférents à servir la beauté, tous les trois ils se levèrent, sans prendre aucune précaution pour ne pas être entendus.... Au bruit qu'ils firent, la belle leva brusquement la tête vers eux, en écartant ses cheveux de devant ses yeux. Les apercevoir, se lever précipitamment, quoiqu'elle eût les jambes et les pieds nus et les cheveux épars; se saisir d'un assez gros paquet qui se trouvait près d'elle, et prendre la fuite en jetant un cri perçant, ne fut pour elle qu'un seul et même mouvement; mais elle ne put aller loin; ses pieds délicats n'étaient pas des pieds à soutenir sans chaussure une longue course sur les rocailles. Après quelques pas mal assurés, elle tomba sur ses genoux; et force lui fut d'attendre, dans cette attitude, les trois hommes qui la poursuivaient.

De leur côté, les curieux avaient doublé le pas, aussitôt qu'ils l'avaient vue se lever et s'enfuir. Au moment même de sa chute, le curé déjà la talonnait de très-près, en s'efforçant de calmer sa frayeur par des paroles obligeantes, et de l'engager à s'arrêter. —Madame, Madame, lui criait-il; Monsieur.... qui que vous soyez...., ne vous alarmez pas; vous n'avez rien à craindre d'honnêtes gens, qui n'ont que l'intention de vous servir.... Rassurez-vous, Madame, continua-t-il en la joignant et en lui prenant la main, ne songez point à nous fuir, nous ne le souffrirons pas, du moins, dans l'état où vous êtes. Vos cheveux, votre figure trahissent votre sexe malgré votre déguisement; mais vous n'en avez que des droits plus sacrés à notre dévouement, à nos égards... Ces vêtements grossiers qui semblent si peu faits pour vous, le lieu où nous vous trouvons, ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, tout indique que vous êtes en proie à des peines bien extraordinaires.... Madame, pourquoi craindriez-vous de nous les faire connaître? si nous ne pouvons vous en délivrer, ne pourrions-nous du moins les adoucir, les diminuer, vous être de quelque utilité?..... Nos maux sont toujours agravés par l'idée qu'ils sont irremédiables... Les meilleurs remèdes, si on les croit inutiles, on les repousse; il est rare cependant que celui qui souffre conserve assez de sens

pour discerner ce qui lui conviendrait le mieux... Croyez, Madame, que ce n'est point une vaine curiosité qui nous porte à solliciter votre confiance.

Pendant que le curé déployait toute sa rhétorique, la belle, confuse, interdite, restait immobile de surprise et de frayeur. Une de ses jolies mains était sans mouvement dans celles du curé ; de l'autre, elle détournait ses cheveux de devant ses yeux, pour voir et lire dans l'âme de l'homme qui lui parlait si obligeamment : elle le regardait cependant toujours d'un air qui semblait solliciter pour toute grâce la liberté de s'enfuir, et la certitude de ne pas être poursuivie. Il fallut que le curé revînt plusieurs fois à la charge ; ce ne fut qu'à force de nouvelles instances, de nouvelles protestations ; qu'il parvint à la rassurer assez pour en obtenir une réponse. — Messieurs, dit-elle enfin après un gros soupir, puisque mon déguisement m'a si mal servie, vous ne me croiriez pas, si je m'opiniâtrais à vous nier mon sexe.... Je ne suis en effet qu'une femme bien malheureuse... faible et sans défense. La compassion que vous me témoignez me rassure ; mais elle ne me dédommage pas de n'avoir pu trouver dans ce désert ce que j'y cherchais : je voulais m'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce que la mort y vînt terminer mes peines... Mes maux sont sans remède ; mon cœur est fermé pour jamais à toute consolation... Je vous ferai

cependant sans détour, le récit de mes malheurs, puisque vous paraissez le désirer : je le dois à vos offres généreuses ; d'ailleurs, si je m'obstinais à vous taire quel enchaînement de funestes circonstances m'a réduite en si étrange situation, que pourriez-vous penser de moi? d'une jeune fille, trouvée seule dans des lieux comme ceux-ci, déguisée comme me voilà ? Hélas ! je sens que j'aurai moins à rougir encore des aveux humiliants que je vais être dans le cas de vous faire, que des soupçons que vous seriez fondés à prendre, si je vous laissais me juger seulement d'après l'état où vous m'avez surprise.

Cette réponse, prononcée par la plus jolie bouche du monde, et d'un de ces sons de voix qui vont à l'âme, ne pouvait que redoubler le curieux empressement du curé et de ses compagnons. Ils conjurèrent de nouveau la belle de ne pas différer la marque de confiance qu'elle consentait à leur donner. Elle répondit que puisque c'était un parti pris, et pour de si bonnes raisons, elle aurait mauvaise grâce à se faire presser davantage ; elle demanda seulement la liberté de se retirer un instant à l'écart, pour y réparer le désordre de sa mise. Elle revint ensuite s'asseoir sur une roche, au bord du ruisseau ; les curieux en firent autant, et le plus près d'elle qu'il leur fut possible. Enfin, après quelques larmes, qu'elle s'efforça vainement

de contenir, elle raconta son histoire en ces termes.

—Je suis née en Andalousie, dans une ville, chef-lieu des états d'un duc à qui elle donne son nom, et le titre de grand d'Espagne. Ce seigneur a deux fils; l'aîné, présomptif héritier du titre, semble, dit-on, devoir l'être aussi des estimables qualités de son père; le second, quoique bien jeune encore, est déjà le plus faux, le plus fourbe, le plus traître des hommes. Mes parents sont nés dans l'obscurité, parmi les nombreux vassaux de ce duc; mais ils sont riches, très-riches, si riches qu'ils n'auraient rien à envier à personne, si leur naissance répondait à leur fortune; et moi je n'aurais probablement jamais eu qu'à me féliciter de mon sort, car je ne suis que trop fondée à imputer mes malheurs à la médiocrité du rang de mes parents. Je ne dois cependant pas vous laisser penser qu'il soit si bas, que je m'en sente humiliée. Je ne m'en plains, que parce que je ne puis me dissimuler qu'avec de la naissance, je n'aurais point été exposée au coup qui m'a perdue. Mes parents sont d'honnêtes laboureurs, d'une race généralement estimée, et qui n'a pas la moindre tache à cacher; d'une race, en un mot, de vieux chrétiens, pure et irréprochable; et même, à la faveur de leurs grands biens, et du bon usage qu'ils en ont toujours fait, ils jouissent d'une considération qui les a, petit à petit, élevés presque au

niveau des nobles du canton ; mais, encore une fois, ce n'était pas assez pour les conjonctures dans lesquelles je devais me trouver. Ils m'ont élevée et nourrie dans l'opinion qu'ils me regardaient comme le plus précieux de leurs trésors ; j'étais leur unique enfant ; la seule héritière de leur immense fortune ; ils étaient les meilleurs père et mère du monde : jugez si jamais fille a dû être plus chérie, plus heureuse que je l'étais ; ils n'avaient des yeux que pour moi ; d'autre ambition que celle de mon bonheur, et d'en être les témoins dans leurs vieux jours..... Hélas ! le ciel a bien mal accueilli ce plus cher de leurs vœux ! Pour écarter de moi le désœuvrement, et pour multiplier mes jouissances, ils avaient pris à tâche de m'inspirer de bonne heure le goût des détails domestiques. Depuis bien des années, c'était moi qui dirigeais toutes les affaires intérieures de la maison ; il n'en sortait pas un sac de grain, pas un mouton, pas une ruche dont je n'eusse ordonné la destination ; et toujours il suffisait que mon père vît que je prenais plaisir à mon administration, pour applaudir à tout ce que je faisais. Les loisirs que me permettaient ces occupations, je les employais aux petits travaux qui sont plus généralement du ressort des jeunes filles : l'aiguille, la quenouille, la navette, diversifiaient tour-à-tour mes passe-temps ; et je les quittais souvent pour un livre, plus souvent encore pour une harpe, que jamais je ne

laissais qu'à regret, et sans éprouver, toujours avec un nouveau plaisir, qu'en effet la musique est à l'esprit et aux sens, ce qu'est le repos aux membres fatigués. En un mot, je devais, à la prévoyante bonté de mes parents, tous les goûts et les petits talents qui pouvaient en même temps embellir mon existence et la rendre plus utile ou plus chère aux autres. Telle était l'innocente, l'heureuse vie que je menais auprès de ces bons père et mère. Si je vous en parle, ce n'est pas que je me fasse vanité, ni du peu que je valais, ni de l'opulence dans laquelle je suis née; c'est uniquement parce que, pour bien concevoir combien aujourd'hui je suis à plaindre, il faut que vous connaissiez la distance immense du point où j'étais à celui où vous me voyez tombée.

Avec une existence si douce, si active, si agréablement variée, dans la maison paternelle, j'y vivais aussi recluse et aussi étrangère au monde, que je l'aurais été dans un monastère, sans seulement soupçonner qu'il pût exister des amusements ou des plaisirs dignes de mon attention. Jamais je ne sortais que pour aller à l'église; encore étais-je toujours accompagnée de ma mère et de quelques femmes de la maison : d'ailleurs, j'étais si peu curieuse de ce qui se trouvait sur mon chemin, si rigoureusement couverte de mon voile, que mes regards ne s'étendaient, et ne pouvaient même

s'étendre au delà de la place où j'avais à chaque pas à mettre le pied. Comme jamais je ne cherchais à voir personne, je croyais ne jamais me mettre dans le cas d'être vue. Cependant, je ne pus échapper aux regards, plus perçants sans doute que ceux du lynx, d'un jeune cavalier, que l'amour et mon malheur attirèrent sur mes pas ; c'est Don Ferdinand, ce second fils de notre duc, ce même jeune seigneur dont, déjà, je vous ai parlé, comme d'un fourbe consommé.

Au moment où le nom de Don Ferdinand avait frappé l'oreille de Cardénio, il avait fait un mouvement si vif, et changé de couleur si brusquement, que le curé et le barbier en pâlirent, s'imaginant que le pauvre jeune homme allait tomber dans un de ces terribles accès de démence frénétique, auxquels ils le savaient sujet. Mais ils se tranquillisèrent presque aussitôt, quand ils le virent se remettre, et se borner à dévorer des yeux la belle paysanne, qui, probablement, trop préoccupée pour y faire attention, avait, sans s'arrêter, continué son récit comme il suit :

— Ce Don Ferdinand, dès l'instant qu'il parvint à me voir, je ne sais encore où et comment, conçut pour moi, m'a-t-il dit depuis, l'amour le plus violent, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. Je n'allongerai pas mon récit du détail de tous les moyens qu'il employa pour me faire connaître ses

sentiments, et m'engager à y correspondre. Je vous dirai seulement que bientôt tous les domestiques de la maison, ceux, du moins, et celles qui m'approchaient le plus près, lui furent entièrement dévoués : que grâces, services, prévenances, il prodigua tout à mes parents, pour tâcher de s'en faire aimer ; que peu de jours se passèrent sans qu'il fît naître, par des jeux ou des curiosités qu'il savait multiplier sous mes fenêtres, l'occasion de m'y montrer ; qu'il ne fut plus possible, dans le quartier, de s'endormir aux heures ordinaires, parce que ses sérénades y duraient toujours bien avant dans la nuit ; qu'enfin, tous les jours, il me tomba sous la main ou sous les yeux, sans que je pusse deviner au juste par quelles voies elles y parvenaient, plutôt trois qu'une seule lettre de sa part, toutes plus tendres, plus pressantes les unes que les autres. Le fourbe ! J'y trouvais toujours presque autant de promesses et de serments que de syllabes.

Mais j'étais loin d'être touchée de ses instances ; au contraire, plus il en faisait, moins je me sentais disposée en sa faveur, pas plus que si je l'eusse haï mortellement. Ce n'était pas cependant que sa personne me fût désagréable, ni que je m'offensasse ou m'ennuyasse de ses galanteries ; je vous confesse même que mon petit amour-propre s'accommodait assez de la recherche et des hommages

décidés d'un aussi grand seigneur : apparemment que toutes les femmes sont, en effet, de la même pâte, et que, comme le prétend la critique, les laides, comme les autres, trouvent toujours très-bon qu'on leur dise qu'elles sont aimables et jolies ; mais j'avais, pour me défendre contre les séductions de Don Ferdinand, tous les bons principes qu'une bonne éducation ne manque guère de donner ; j'avais la crainte de Dieu ; j'avais sur-tout les avertissements et les conseils continuels de mes parents, qui avaient facilement pénétré la passion de Don Ferdinand pour moi ; car l'imprudent ne s'était seulement pas mis en peine d'en faire mystère au public. Ils me disaient avec bonté que l'honneur de la famille, leur propre bonheur, leur repos étaient entre mes mains ; mais qu'ils connaissaient assez ma sagesse et mon discernement pour être sans inquiétude. Ils me représentaient que la grande inégalité de nos conditions ne permettant pas même l'espérance d'un mariage entre Don Ferdinand et moi, ses vues attaquaient évidemment mon honneur, et ne pouvaient que me devenir infiniment préjudiciables, si j'avais la faiblesse ou le malheur de l'écouter ; enfin ils m'offraient, pour me délivrer de ses poursuites, de me marier, quand et comme il me plairait : bien assurés, me disaient-ils, qu'avec mon excellente renommée et ma grosse fortune, je serais toujours dans le cas de choisir.

à mon gré, parmi les partis les plus considérables de la province.

Continuellement fortifiée par ces représentations, et fière de tous les moyens que j'avais contre Don Ferdinand, je me conduisais de manière à ne lui laisser aucune espérance. Tous ses soins, tous ses efforts ne lui valurent jamais la moindre réponse, pas même la plus légère marque d'attention de ma part. Je pensais qu'à la fin, mon inflexibilité, mon indifférence, ainsi poussées jusqu'au dédain, le rebuteraient; mais elles ne firent qu'irriter son amour, ou, pour mieux dire, sa brutale passion, car je ne puis plus définir autrement ses prétendus sentiments. Hélas! s'ils eussent été tels qu'il me les exprimait, je ne serais pas aujourd'hui dans le cas de vous en parler, ou du moins de m'en plaindre. Don Ferdinand, au moyen des espions qu'à toute heure il avait autour de moi, sut bientôt que mes parens songeaient à me marier, afin de me soustraire plus sûrement à ses entreprises. Il résolut alors de prévenir le coup; et vous allez voir jusqu'où, pour y parvenir, le scélérat osa porter la hardiesse et la fausseté.

Une nuit, qu'à l'heure ordinaire de mon coucher, j'étais retirée dans mon appartement, seule avec la domestique que j'y avais toujours à mes côtés, et qu'après en avoir, suivant ma coutume, soigneusement fermé moi-même toutes les portes

en dedans, je m'y croyais bien à l'abri de toutes surprises, Don Ferdinand se présenta devant mes yeux tout-à-coup, et sans que je pusse seulement apercevoir d'où il venait de sortir. A cette soudaine apparition, je faillis m'évanouir; tout mon sang se glaça dans mes veines, et je n'eus, je crois, pas même la force de jeter en entier mon premier cri de frayeur. Jugeant, sans doute alors, que s'il me laissait revenir de ma surprise, avant d'avoir désarmé ma juste colère, je ne manquerais pas d'appeler à mon secours, il se précipita sur moi, me prit entre ses bras, plus morte que vive; et, dans cette attitude, après m'avoir conjurée de ne point m'alarmer, m'avoir protesté que ses intentions étaient pures, il essaya d'excuser la démarche, en apparence un peu téméraire, à laquelle, m'assurait-il, mon inflexible rigueur avait seule pu le forcer. Rien de ce qu'il disait ne m'échappait; j'étais si troublée, si indignée de le voir, de l'entendre, de me sentir aussi étroitement embrassée, que je ne trouvais pas le premier mot à lui répondre. Il en profita, pour me dire, à la suite de ses excuses, tout ce qu'on peut imaginer de plus flatteur, de plus touchant, de plus passionné. Le fourbe! comment, avec une âme si noire, si perfide, parvenait-il si bien à donner à ses discours ce ton de candeur et de vérité qui me frappait malgré moi? Ce n'était pas tout; le traître! il pleurait, il soupi-

rait, comme si son cœur eût été réellement pénétré des sentiments que sa bouche exprimait avec tant de feu, d'éloquence et de douceur.

Je vous l'avoue, soit inexpérience, soit bonté d'âme, soit faiblesse, à mesure que je revenais à moi, je me sentais disposée à le croire sincère; j'étais émue de ses larmes et de ses soupirs. Cependant, il s'en fallait de beaucoup que ma résolution de résister à ses instances fût ébranlée, et que je fusse tentée de lui pardonner son audace. Je le plaignais; je me reprochais d'être la cause de l'état violent où je le voyais; mais j'aurais donné tout au monde, pour pouvoir d'un seul souhait le renvoyer pour jamais à cent lieues de moi.

Un peu revenue du trouble où m'avaient jetée sa présence imprévue et ses premiers discours, je parvins enfin à dégager une de mes mains, dont je m'efforçai de le repousser, en lui répondant d'un ton sévère : « Si au lieu d'être injurieusement violentée entre vos bras, Seigneur, j'étais entre les griffes d'un lion rugissant prêt à me déchirer; et si, pour m'en délivrer, il ne fallait que consentir à la moindre chose que ma vertu pût me reprocher, soyez certain que je ne balancerais pas, que je préférerais la mort la plus horrible, à l'apparence même d'une action dont j'aurais à rougir. Gardez-vous donc de compter que la violence que vous osez employer puisse vous réussir; laissez-

» moi; renoncez de bonne grâce et à l'instant même
» à votre odieuse entreprise, ou vous allez me for-
» cer d'employer des moyens sûrs de contenir votre
» audace, et de la punir comme elle le mérite. Je
» suis votre vassale, et non pas votre esclave : n'i-
» maginez pas m'en imposer par votre rang. Vos
» titres, votre naissance, ne vous donnent aucun
» droit sur ma personne, encore moins sur mon
» honneur; et je saurai vous prouver qu'il peut y
» en avoir tout autant dans l'âme d'une simple
» paysanne que dans celle d'un grand seigneur.
» Vos larmes d'ailleurs, vos soupirs, vos pro-
» messes, vos protestations, en un mot, votre
» amour, sont inutiles, par la raison que sûrement
» je n'en écouterai jamais que de celui que le ciel
» me destine pour époux; et, Seigneur, ce ne peut
» être vous. — Hé! pourquoi donc ne serait-ce pas
» moi?... reprit le traître; pourquoi me condam-
» neriez-vous à ne pouvoir être votre époux? Se-
» rait-ce donc pour me priver du seul bien que je
» prise, que la Providence m'aurait comblé des
» avantages du rang et de la naissance? Ah! que
» ne puis-je, au lieu de ces avantages bien infé-
» rieurs à ce que vous méritez, vous offrir de par-
» tager avec moi la plus brillante couronne de la
» terre! Si donc il n'y a que cet obstacle à mon
» bonheur, ajouta-t-il avec feu, belle Dorothée, c'est
» ainsi que je me nomme, à l'instant même je vous

» donne la main. J'en prends à témoin le ciel qui » nous entend, qui lit au fond de nos cœurs; et je » jure, en sa présence, de vous reconnaître publi- » quement pour épouse, aussitôt que j'aurai pris les » dispositions nécessaires pour faire approuver notre » mariage par ma famille, qui, j'en suis sûr, ne le » blâmera point, quand elle vous connaîtra mieux, » quand elle verra combien j'avais raison de vous » adorer. »

Ici, la belle fut interrompue par Cardénio, qui, au nom de Dorothée, ne doutant plus d'avoir conjecturé juste sur son compte, dès le moment qu'elle avait nommé Don Ferdinand, fut fortement tenté de lui faire connaître l'intérêt particulier qu'elle lui inspirait ; mais la crainte de suspendre un récit dont il brûlait d'entendre la fin, le retint encore. Il ne put cependant s'empêcher de s'écrier avec émotion : — Quoi ! Madame, vous vous nommez Dorothée !.... Serait-il possible qu'en effet vous fussiez cette malheureuse victime que.... ! Mais, continuez, s'il vous plaît, votre récit... Aussitôt qu'il sera fini, je vous dirai des choses qui vous intéresseront, quoique peut-être en rouvrant vos plaies.

Dorothée, surprise, se mit à considérer Cardénio d'un air d'inquiétude, et cessa de parler, comme pour chercher à deviner ce qu'il avait à lui dire ; mais, ne pouvant en venir à bout, elle le conjura

de ne pas la faire attendre plus long-temps, s'il savait effectivement quelque chose qui la concernât. — Ne craignez pas de vous expliquer, ajouta-t-elle, ni de m'affliger : en échange de tout ce qu'il m'a ôté, le ciel du moins m'a rendu le courage de tout supporter.

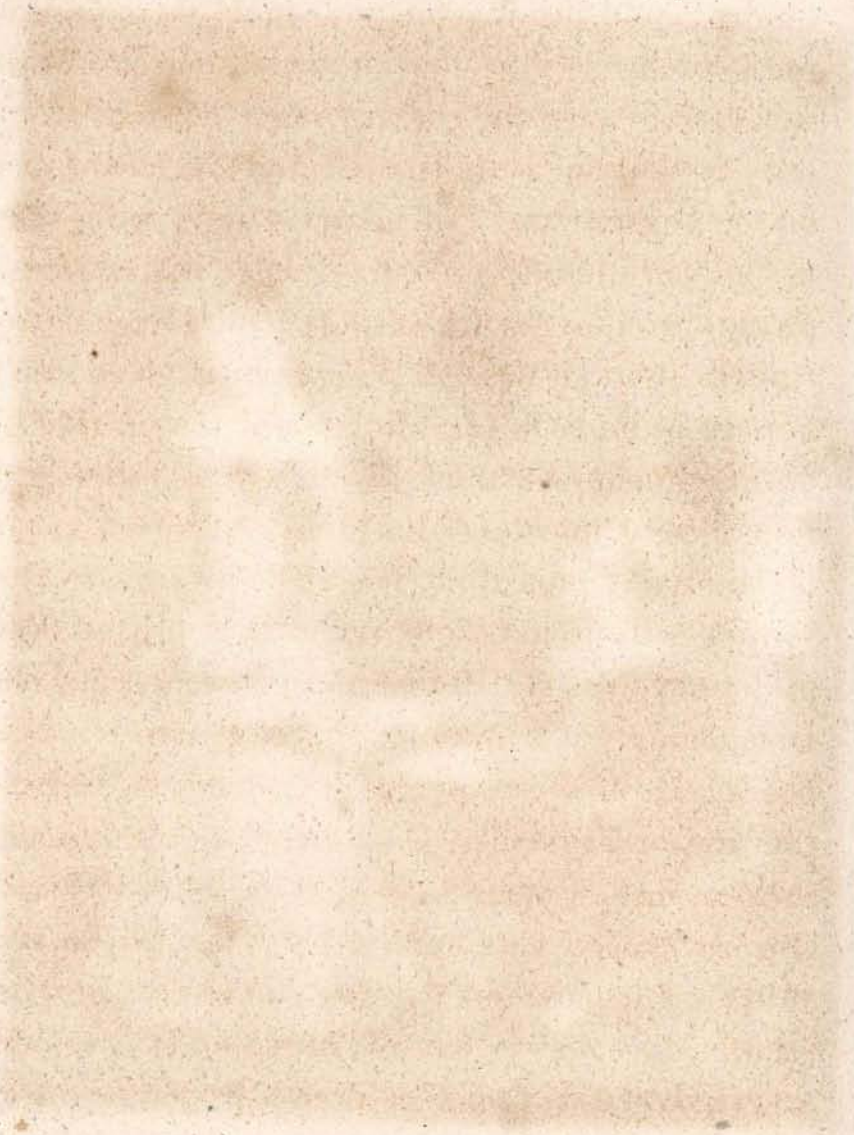
— Non, Madame, non ; pas encore, répondit Cardénio ; je ne veux pas retarder d'un seul instant votre récit... Ne vous alarmez pas ; continuez, s'il vous plaît.

— Soit, reprit Dorothée ; au reste, pourquoi m'alarmerais-je ? quand on est aussi malheureux qu'il soit possible de l'être, on ne doit plus rien redouter... J'en reviens donc à mon histoire. Don Ferdinand, continua-t-elle, aussitôt après m'avoir déclaré ses vues de mariage, courut prendre, sur mon oratoire, un grand crucifix, qu'il revint me présenter comme témoin de la foi qu'il me donnait... Le scélérat ! je frissonne d'horreur et d'effroi, chaque fois que je me rappelle le torrent de serments qu'il osa prononcer devant cette sainte image ! Je l'interrompais cependant, je l'arrêtais fréquemment, pour l'engager à mieux réfléchir à ce qu'il allait faire ; pour lui représenter la juste indignation de son père ; pour l'avertir de ne point se laisser aveugler par le peu de beauté qu'il croyait me trouver, et lui répéter que je n'en avais point assez pour excuser le sacrifice vraiment insensé qu'il

Eugène Lami del. Lignon sc.

LE DON QUICHOTTE.

FERDINAND AUX PIEDS DE DOROTHÉE.



BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUIM LEITE

m'offrait ; je le conjurais, au nom de cet amour si tendre, qu'il disait avoir pour moi, de m'en donner la preuve la plus convaincante, en renonçant à son dessein, en me laissant dans l'obscurité que ma naissance m'avait destinée ; en n'exigeant point que je consentisse à un mariage qui, après tout, ne pouvait aboutir qu'à me rendre malheureuse, puisque toutes ces unions, précipitamment contractées par la passion, au mépris des convenances et de la raison, finissaient tôt ou tard par devenir insupportables. Toutes mes représentations furent inutiles : plus je lui en objectais, plus il s'animait, plus il me faisait de promesses et de serments. Je ne m'en étonne plus ; le fourbe ! l'impie ! pouvait-il être frappé des conséquences d'un engagement qu'il prononçait avec l'intention de ne pas le remplir, que peut-être il avait la scélérate précaution d'articuler de manière à se ménager des moyens de l'éluder ! Quoi qu'il en soit, je le crus sincère, et j'en vins enfin à balancer, à me consulter sur le parti que j'avais à prendre. « Serais-je » donc, me dis-je en moi-même, la première » bourgeoise, la première simple paysanne, devenue la femme d'un grand seigneur ? Don Ferdi» nand serait-il le premier, qu'en dépit des conve» nances, la beauté, ou, si l'on veut, l'amour seul » eût déterminé dans le choix d'une épouse ? Non » certainement ; et s'il en est ainsi, pourquoi se-

» rais-je tenue, moi, de me refuser à des avan-
» tages précieux que la fortune vient m'offrir, et
» que tant d'autres, dans le même cas, ont accep-
» tés ? Peut-être, à la vérité, cessera-t-il de m'ai-
» mer; peut-être regrettera-t-il bientôt le sacrifice
» qu'il m'aura fait; mais je n'en serai pas moins son
» épouse : d'ailleurs, son inconstance est un mal-
» heur incertain, éloigné; sa tendresse, au con-
» traire, la foi qu'il me jure, le rang où il me place,
» sont des biens réels et présents. D'un autre côté,
» si je m'opiniâtre à lui résister, à dédaigner sa
» main et son amour, il est dans un état, il est d'une
» audace, d'une violence dont je dois craindre des
» excès qui vont me forcer à faire un éclat, et cet
» éclat ne manquera pas de me déshonorer dans l'o-
» pinion de ceux qui en seront témoins ou informés;
» car enfin mon père lui-même pourra-t-il jamais
» croire qu'au milieu de la nuit, Don Ferdinand se
» trouve dans mon appartement, avec moi, sans
» que j'aie consenti ou donné lieu à cette visite? »
Toutes ces réflexions, que je fis en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous les rendre, me disposèrent en faveur de Don Ferdinand. J'hésitai; sans doute il s'en aperçut; il en devint plus pressant, plus éloquent encore : de nouvelles protestations, de nouvelles larmes, pour tout dire enfin, puisque j'ai promis de ne vous rien cacher, les agréments de sa personne, les grâces de son esprit

qu'il me déployait alors de la manière la plus séduisante, l'extrême tendresse dont je croyais le voir pénétré, déterminèrent sa victoire. J'acceptai son cœur et sa main, sous la condition qu'en recevant mes serments, il allait renouveler, en présence de ma domestique, qui s'était retirée et que j'appelai, tous ceux dont il avait déjà pris le ciel à témoin.

Je n'entreprendrai pas de vous rendre les expressions ardentes de sa joie; et de vous répéter, ni les nouveaux serments qu'il prodigua, ni les imprécations effroyables dont il se chargea, dans le cas où il songerait jamais à éluder la moindre de ses promesses; je vous dirai seulement qu'il reçut ma foi de mariage, que je reçus la sienne; et qu'enfin, sans être coupable, je devins criminelle, puisque effectivement je n'abandonnai qu'aux transports d'un exécrable suborneur, d'un infâme parjure, ce que je croyais de si bonne foi céder à l'amour d'un époux, aussi digne de toute ma tendresse que de toute ma reconnaissance.

Le jour qui devait suivre cette nuit si funeste approchait. Don Ferdinand fut le premier à observer combien il nous importait qu'il sortît avant que les ténèbres commençassent à se dissiper. Un assassin, quand sa rage criminelle est assouvie, est toujours pressé de s'éloigner des malheureux débris de sa victime : mais comme je ne soupçonnais

point alors que ce fût-là le motif de mon époux, je ne lui sus que gré de sa prudente observation. Moyennant l'aide de ma domestique, à laquelle il devait, m'avait-il avoué, le bonheur d'avoir été introduit secrètement dans ma chambre, il se retrouva hors de la maison avant le point du jour. En me quittant, il me mit au doigt un superbe anneau qu'il me présenta comme un nouveau gage de sa foi, comme le signe du lien indissoluble qui nous unissait; et il me renouvela toutes ses promesses, mais avec un peu moins de véhémence et de feu dans ses discours, que je n'avais cru lui en trouver quelques heures auparavant; enfin je restai seule, et livrée à mes réflexions. Quoiqu'elles se présentassent en foule, elles ne me décidèrent encore, ni à me féliciter, ni à m'affliger de mon changement d'état. Toute la journée cependant je fus embarrassée de ma personne, prête à rougir, pour peu que je levasse les yeux sur quelqu'un, et d'une rêverie insurmontable; mais l'idée ne me vint point de gronder ma domestique, preuve que ce jour-là je n'avais encore aucun soupçon sensible du malheur dont j'étais menacée.

Avant que Don Ferdinand me quittât, je l'avais prévenu que, faisant désormais ma gloire et mon bonheur du titre de son épouse, je chargerais ma domestique de l'introduire en secret dans mon appartement quand il le désirerait, jusqu'à l'époque

prochaine à laquelle il promettait de me reconnaître publiquement; mais à la réserve de la nuit suivante, qu'il revint encore passer avec moi, je ne le revis plus. En vain, pendant plus d'un mois, je le cherchai des yeux dans ma rue et à l'église; il n'y reparut pas davantage. Je savais cependant, à n'en pouvoir douter, que plusieurs jours après notre mariage, on l'avait vu en ville, et à la chasse dans les environs.

Il m'est bien impossible de vous rendre ce que je devins, au premier soupçon que Don Ferdinand m'avait abandonnée; et sur-tout quand, après plusieurs jours d'espérance et d'attente frustrées, je crus n'en pouvoir plus douter. Ce fut alors qu'à tout instant j'accablai de reproches la malheureuse, l'imprudente domestique qui m'avait précipitée dans l'abîme. Mais quel faible dédommagement de tout ce que je souffrais! encore me fallait-il contraindre mes larmes et mes soupirs; dissimuler, sous un visage serein, l'affreuse situation de mon cœur, afin de ne pas alarmer mes parents, afin de ne pas éveiller leurs soupçons, et sur-tout d'éviter, de leur part, des questions redoutables, qui ne m'auraient laissé que la cruelle alternative du mensonge, ou d'une honte telle, qu'à sa seule idée je me souhaitais à cent pieds sous terre. Parfois, cependant, une lueur d'espérance ranimait mon courage: je cherchais à me persuader, et j'y parve-

nais, qu'un homme pouvait bien être trompeur, perfide en amour, mais, qu'au moins, il n'y en avait pas d'assez criminellement téméraire, pour oser braver le courroux du ciel, en parjurant des serments aussi sacrés que ceux par lesquels Don Ferdinand m'avait engagé sa foi. L'effrayante énormité du crime me faisait douter de sa possibilité. « Peut-être, me disais-je, notre intérêt à venir » exige-t-il qu'il se conduise ainsi en ce moment; » peut-être ne renonce-t-il à me voir pendant quelque temps, que parce que ce sacrifice est nécessaire pour qu'il puisse remplir ses promesses; cependant, ajoutais-je en retombant dans mes perplexités, pourquoi ne m'en informe-t-il pas au moins par ses lettres, lui qui savait si bien me les faire parvenir autrefois? »

Le moment vint enfin où mes doutes s'éclaircirent de manière à m'ôter jusqu'aux illusions de l'espérance, jusqu'à la possibilité de douter de mon malheur. Il y avait plus d'un mois que, comme je vous l'ai dit, je n'avais eu la moindre nouvelle de Don Ferdinand, quand, un jour, il me revint qu'on disait par-tout que le second fils de M. le Duc, celui qu'on nommait Don Ferdinand, venait de se marier dans une grande ville de notre province, avec une demoiselle de qualité, pas très-riche, mais du plus grand mérite, et sur-tout d'une beauté sans égale; qu'on la nommait Lucinde, et que ce ma-

riage avait été signalé par des particularités extraordinaires, qui faisaient beaucoup de bruit.

— Au nom de Lucinde, Cardénio leva les yeux et les mains jointes vers le ciel, en poussant un profond soupir; mais, comme il ne dit mot, Dorothée, croyant sans doute être la seule cause de cette émotion, ne jugea pas à propos d'interrompre son récit.

— Vous croyez peut-être, Messieurs, continua-t-elle, qu'à cette terrible nouvelle, je m'arrachai les cheveux, que je pleurai, et que je ne songeai plus qu'à cacher mon malheur, pour sauver au moins ma réputation. Point du tout, l'indignation et la rage l'emportèrent sur toutes les considérations qui jusqu'alors avaient concentré ma douleur; elles desséchèrent tout-à-coup la source de mes larmes; je n'en versai pas une seule. Mon premier mouvement fut de dénoncer le scélérat, de le livrer à l'exécration publique; et j'aurais à l'instant même couru les rues pour raconter son double crime à qui aurait voulu l'entendre, sans une seconde idée qui me survint et m'arrêta.

Je fis venir, dans ma chambre, un de nos principaux valets, dont je connaissais le zèle et la fidélité. Je lui confiai, sans détour, tout ce qui m'était arrivé : je le priai de me procurer, pour me déguiser, ce même habit que je porte encore, et

sous lequel j'étais déterminée à me rendre, au plus tôt, à la ville où mon bourreau ne s'attendait sûrement guère à me voir; je lui dis que cette nuit même, à l'heure à laquelle j'avais coutume de me retirer dans mon appartement, je voulais partir, à pied, afin qu'aucun préparatif ne trahît mon dessein, et je lui témoignai qu'il m'obligerait beaucoup s'il voulait m'accompagner. Ce garçon, surpris, effrayé de ma malheureuse aventure, fit d'abord tout ce qu'il put pour me consoler, et sur-tout pour me détourner de mon projet, en me représentant l'éclat qui ne pouvait manquer d'en résulter. Mais me voyant inébranlable et décidée à ne rien ménager, il promit de me suivre et servir fidèlement, et jusqu'au bout du monde, si je le désirais. Sur-le-champ je fis un paquet de quelques nippes nécessaires pour, en cas de besoin, quitter mon déguisement, de mes bijoux les plus précieux, et à l'heure convenue, à l'insu de toute la maison, même de ma domestique de confiance, que cette nuit j'avais eu soin d'écarter, je sortis, accompagnée de mon guide. Malgré sa longueur, j'entrepris la route à pied; cependant, je n'éprouvai d'autre fatigue que celle de l'impatience d'arriver, non pas pour faire valoir mes droits, et réclamer contre le mariage de Don Ferdinand, car je ne nourrissais pas le moindre espoir de ce côté; mais pour prouver au traître qu'on n'abuse point impu-

nément d'une fille qui préfère l'honneur à tout, même à la vie.

Nous arrivâmes vers midi de notre troisième jour de marche. Mon premier soin, dans l'hôtellerie où nous entrâmes, fut de me faire indiquer la maison du père de Lucinde. Le hasard voulut que le personnage auquel je m'adressai, se trouvât d'humeur à satisfaire à beaucoup plus que ma demande; car, sans que je l'en priasse, il me raconta, dans le plus grand détail, tout ce qui s'était passé au mariage de cette demoiselle Lucinde, avec un jeune grand seigneur, qu'on appelait Don Ferdinand. Il parut sur-tout étonné de ce que nous ignorions encore des choses dont petits et grands, à plus de vingt lieues à la ronde, s'entretenaient par-tout, et depuis plusieurs jours.

Il me raconta donc que, lors de la cérémonie du mariage, la demoiselle, en prononçant le *oui*, s'était évanouie; que pendant que, pour la faire revenir, on la délaçait, il était tombé, de son sein, une lettre que son époux avait ramassée et lue sur-le-champ; que, par cette lettre écrite de sa main, Lucinde déclarait et affirmait qu'il n'était plus en son pouvoir d'épouser Don Ferdinand, attendu qu'elle avait irrévocablement engagé sa foi de mariage à Cardénio, et elle protestait contre le consentement forcé qu'elle ne pourrait peut-être refuser aux ordres d'un père qu'elle respectait autant

qu'elle le chérissait. (Ce Cardénio, m'observa notre homme, est le fils unique d'un gentilhomme des plus distingués de notre ville) ; que de plus on avait jugé, d'après les termes de la lettre, que l'intention de la demoiselle, pour ne pas manquer à celui qu'elle aimait, avait été de se percer le cœur aussitôt qu'elle aurait prononcé ce *oui* qu'on pourrait lui arracher en faveur de Don Ferdinand ; et qu'on avait trouvé dans son bouquet, un poignard, qui prouvait qu'effectivement elle l'aurait fait, sans l'évanouissement qui lui survint; qu'à la vue du poignard, Don Ferdinand, furieux de se voir aussi énergiquement dédaigné, s'en était saisi, et s'était élancé pour en percer Lucinde, pendant qu'elle était sans connaissance et sans mouvement dans les bras de sa mère ; mais qu'on était heureusement venu à bout de le désarmer avant qu'il pût frapper; qu'immédiatement après cette scène atroce, Don Ferdinand était brusquement sorti de la maison, et n'y avait plus reparu ; que Lucinde n'était revenue tout-à-fait à elle que le lendemain ; qu'alors elle avait déclaré, de bouche, ses engagements avec Cardénio, et confirmé qu'elle était résolue à se donner la mort, après avoir prononcé le *oui* exigé par son père, persuadée qu'il ne lui restait que cette voie pour concilier ce qu'elle devait à ses serments, avec l'obéissance qu'elle se sentait incapable de refuser à l'auteur de ses jours. Notre homme m'ap-

prit aussi que ce Cardénio, que l'on croyait bien loin, était probablement caché dans la salle où se faisait la cérémonie ; que des personnes de la maison disaient l'avoir vu sortir; qu'il était certain du moins que, dès le même soir, on avait reçu de sa part une lettre, par laquelle il reprochait vivement à Lucinde l'oubli de ses promesses, et déclarait qu'il partait pour ne jamais revenir ; que, peu de jours après, Lucinde était disparue aussi ; et qu'en ce moment, ses parents n'avaient encore pu parvenir à savoir ce qu'elle était devenue ; qu'enfin, cette affaire faisait la plus grande sensation dans la ville ; qu'on n'y parlait plus d'autre chose ; et que les deux respectables familles, celle de Cardénio, comme celle de la demoiselle, étaient dans la désolation d'avoir si malheureusement perdu leurs uniques enfants.

Vous pensez bien, Messieurs, continua Dorothée, que ces nouvelles firent aussi sur moi la plus grande sensation, et que je ne m'attendais sûrement pas à en trouver d'aussi encourageantes. Si l'absence de Don Ferdinand me contrariait, du moins la certitude que son mariage avec Lucinde n'était pas à beaucoup près une chose faite, me consolait. Avec quelle avidité le cœur des malheureux court au-devant de l'espérance, pour peu qu'elle se laisse entrevoir ! Je me flattai bien vite que peut-être le ciel n'avait permis la frappante catastrophe qui avait empêché le second mariage de mon par-

jure, que pour le faire rentrer en lui-même, le ramener à ses premiers engagements, et lui donner le temps de reconnaître qu'en sa qualité de chrétien, il devait bien plus aux intérêts éternels de son âme, compromis par des serments, qu'aux considérations mondaines qui l'éloignaient de moi. Quelque faible que fût cet espoir, c'était beaucoup pour moi, qui croyais tout perdu; mais ce petit adoucissement ne devait pas durer long-temps, et le sort ne me l'avait ménagé que pour me rendre plus terrible le nouveau coup que je devais bientôt recevoir.

Pendant que je réfléchissais aux moyens de découvrir où était Don Ferdinand, et au parti que j'avais à prendre, j'entendis, dans la rue, publier à son de trompe la promesse d'une récompense considérable pour qui donnerait, à des personnes que l'on indiquait, des nouvelles certaines d'une jeune fille qui, depuis trois jours, s'était évadée de la maison de son père. On désignait dans le plus grand détail, mon âge, ma taille, mes traits les plus remarquables, et jusqu'à l'habit de femme que j'avais emporté, et dont on me disait vêtue. L'instant d'après, j'entendis les pelotons de curieux se répéter, en ricanant, que la jeune fille en question s'était laissé débaucher par un libertin de valet, avec lequel elle s'était enfuie; qu'on les faisait chercher pour les punir l'un et l'autre comme ils le

méritaient, et qu'à coup sûr, puisqu'il y avait une si bonne somme à gagner, ils n'iraient pas loin.

Je crois impossible de bien concevoir ce qui se passa dans mon âme en ce cruel moment. « Ainsi » donc, m'écriai-je intérieurement, me voilà dans » un abîme plus affreux encore que celui dont je » voulais me tirer! me voilà déshonorée, coupable » à tous les yeux, même à ceux de mon père et de » ma mère! Ils vont, en me maudissant, se repro- » cher éternellement la confiance dont ils m'avaient » crue digne! La douleur et l'indignation vont abré- » ger leurs jours; et c'est moi, moi! qui leur plonge » le couteau dans le cœur! Et à qui, encore, pa- » rais-je avoir si criminellement sacrifié leur vie, » leur honneur et le mien? à un homme de la lie » du peuple! à un misérable valet! Ah! jamais je » n'oserai m'exposer à leurs regards. Et ce Don » Ferdinand, ce cruel auteur de mes maux, quand » il apprendra ce qu'on dit de moi, comme il s'ap- » plaudira de m'avoir injurieusement délaissée! » Comment prétendre désormais à sa fidélité! » comment la réclamer, maintenant qu'à ses yeux » j'ai l'apparence d'une femme bassement crimi- » nelle; d'une femme indigne même de sa pitié! » Malheureuse! allons cacher ma honte et mon » désespoir au fond des déserts, jusqu'à ce que le » ciel daigne ou manifester mon innocence, ou me » délivrer de la vie. »

La crainte d'être découverte me fit différer mon départ jusqu'à la nuit, qui approchait; et j'en profitai pour sortir de la ville. Mon valet, quoique effrayé de se trouver si dangereusement compromis, quoique tenté de me reprocher son malheur, n'osa me laisser; et le lendemain au soir, nous entrâmes dans ces montagnes, où, du moins, nous nous crûmes à l'abri des perquisitions que je redoutais tant. Mais la cruelle destinée m'y réservait de nouveaux assauts. Comme il ne nous était pas possible d'y marcher de nuit; comme d'ailleurs nous n'y étions plus pressés par le danger d'être reconnus, nous nous gîtâmes, pour attendre le jour du lendemain, en repos et en sûreté, dans une espèce de grotte que nous trouvâmes au bord d'un précipice, au fond duquel nous entendions couler un torrent. A peine j'y étais assise, que mon valet, ce garçon que jusqu'alors j'avais toujours cru si sage, et vu si respectueux, tenté probablement par l'occasion que semblaient favoriser la profonde solitude et les ténèbres qui nous environnaient, osa se jeter à mes genoux, me parler d'amour, et me presser grossièrement de correspondre à ses infâmes désirs. Indignée de son insolence, je le couvris d'injures et de mépris; mais un pareil rustre n'était pas fait pour y être sensible, moins encore pour être capable de ménagements et de retenue. Voyant donc que ses sollicitations seraient inutiles, et comptant

sur sa force, il poussa l'audace jusqu'à se permettre d'employer la violence ; mais Dieu daigna me protéger en cette dangereuse occasion ; son assistance doubla mes forces. Dès le premier effort que je fis pour repousser le misérable, il culbuta sur mes pieds, dont, sans lui donner le temps de se relever, je le poussai si violemment, qu'il tomba dans le précipice : j'ignore encore ce qu'il est devenu. Quant à moi, je quittai bien vite cette effroyable place, et malgré mon extrême lassitude, malgré l'obscurité, malgré la difficulté des lieux, j'errai toute la nuit à travers les ronces, les rochers et les précipices, en frémissant d'horreur à chaque pas. Au lever de l'aurore, je me trouvai près de l'habitation d'un berger qui m'aperçut, m'appela, me questionna beaucoup, et qui, d'après mes réponses, me proposa de rester à son service, pour conduire et soigner ses chèvres. Je ne savais que devenir ; je pensai, qu'au moins, dans cet asile écarté, je ne courrais pas le risque d'être reconnue par les émissaires de mes parents, et que j'y pourrais, à force de prières, obtenir du ciel qu'il prît pitié de moi. J'acceptai l'offre du berger, qu'en effet j'ai servi assez tranquillement pendant environ six mois, à la faveur de mon déguisement, des précautions que je prenais pour ne pas trahir mon sexe, et sur-tout de mon emploi, qui m'éloignait de la maison, depuis le point du jour jusqu'à la nuit.

Mais le sort est encore venu m'assaillir jusque dans cette retraite : mon maître, à la fin, a découvert, je ne sais comment, ce que je lui cachais si soigneusement. Les égards qu'il m'en a témoignés d'abord, ne l'ont point empêché de me laisser entrevoir, bientôt après, des intentions criminelles. Je n'ai osé m'en fier, cette fois, à mes forces, ni compter, au besoin, sur un précipice pour me délivrer des violences que je prévoyais de la part de cet homme. J'ai cru plus prudent de le fuir ; et ce matin je me suis évadée, en remettant ma destinée entre les mains de la Providence, que, depuis ce moment, je n'ai cessé d'implorer. Si elle daignait enfin exaucer mes vœux, ce désert serait mon tombeau ; j'y ensevelirais jusqu'au souvenir d'une infortunée qui ne peut plus attendre ailleurs que le désespoir et l'ignominie. L'ignominie ! hélas ! elle m'est d'autant plus insupportable que je l'ai moins méritée, et que cependant je n'entrevois aucun moyen de me justifier, dans le monde, des crimes abominables dont j'y parais coupable.

CHAPITRE XXIX.

Comment on s'y prit pour parvenir à tirer notre amoureux chevalier de sa galante et rude retraite.

Voila, Messieurs, l'histoire de mes malheurs, continua Dorothée, après une très-petite pause, dont elle avait grand besoin pour essuyer ses beaux yeux. Je vous l'ai racontée sans détour, ainsi que je vous l'avais promis; jugez maintenant si les larmes que vous me voyez verser, si les plaintes que vous m'avez entendu adresser au ciel, sont fondées; si sur-tout j'avais tort de vous dire que la meilleure volonté de votre part, tous vos efforts, ne pourraient rien contre des peines telles que les miennes. Je vous demanderai cependant un service que, peut-être, vous serez en état de me rendre: il ne s'agit point de me soulager, de me consoler, de diminuer mes maux; vous-mêmes, vous devez voir qu'ils sont sans remède; mais seulement de me faciliter le moyen de les supporter, en m'indiquant, ou en me procurant un asile où je puisse, sans craindre les outrages auxquels m'expose mon sexe, pleurer le reste de mes jours, à l'abri des

perquisitions de mes parents. Non que je redoute leur colère et le châtiment qu'ils croient que je mérite : hélas ! je connais leur cœur, et le mien me dit toujours que, coupable ou non, ces bons père et mère m'ouvriraient encore les bras avec tendresse ; mais moi, comment me déterminer à me montrer devant eux, chargée d'un soupçon déshonorant, que je n'ai pas la possibilité de laver ? ah ! que je meure cent fois, plutôt que de les revoir ! Je ne conçois pas de moment plus terrible pour moi que celui du premier regard de reproche qu'ils laisseraient tomber sur moi.

Dorothée, en terminant là son récit, rougit, et baissa les yeux comme si elle eût douté d'avoir convaincu ses auditeurs qu'elle n'était qu'infortunée. Mais son innocence les avait frappés autant que ses malheurs les avaient touchés ; et tous les trois ils auraient voulu, au prix d'une partie de leur sang, pouvoir la rendre sur-le-champ complétement heureuse. Malgré l'empressement du curé, qui déjà ouvrait la bouche pour lui présenter les consolations et les encouragements dont il entrevoyait sa situation susceptible, Cardénio, le premier, s'empara de la parole, et en saisissant avec une sorte d'emportement affectueux la main de Dorothée, il s'écria : — De sorte donc, Madame, que réellement c'est vous qui êtes la belle Dorothée, la fille unique de Clénard le riche !

Au nom de son père, Dorothée parut extrêmement surprise. — Et vous, pauvre homme, répondit-elle, en détaillant des yeux toutes les guenilles dont Cardenio était à peine couvert, puisque vous savez si bien qui je suis, ne me ferez-vous pas le plaisir de me dire qui vous êtes, vous; et comment vous connaissez le nom de mon père? Je m'étonne de l'entendre sortir de votre bouche; car, si je ne me trompe, en racontant ma malheureuse histoire, en parlant de mes parents, je n'ai pas une seule fois dit comment ils se nommaient.

— Oui, reprit Cardénio, oui, Madame, je vous le dirai, qui je suis..... Je suis ce malheureux que vous m'apprenez que Lucinde a déclaré son époux bien-aimé... et qui l'apprend trop tard! Je suis l'infortuné Cardenio, victime, comme vous, du perfide qui vous a causé tant de peines. Ces haillons dont vous me voyez couvert; cette misère qui vous semble me dévorer, et que vous paraissez contempler avec tant de compassion, sont de beaucoup les moindres de tous les maux qu'il a entassés sur moi; c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est ma raison, que le cruel supplicie sans relâche depuis plus de six mois... ma raison! hélas! il me l'a ravie! je n'en jouis plus que par intervalle, Madame, et quand il plaît au ciel de m'en rendre assez, pour bien sentir toute l'humiliante horreur de ma situa-

tion. Oui, belle Dorothée, il est vrai que mes yeux ont vu votre Don Ferdinand usurper et recevoir la main de ma Lucinde; il est vrai que j'étais en secret présent à leur mariage; il est vrai que mes oreilles ont entendu sortir de la bouche de Lucinde, ce *oui* qui me parut alors couronner du succès le plus décidé tous les crimes de votre parjure. J'ai vu Lucinde s'évanouir; j'ai vu tomber de son sein cette lettre dont vous venez de m'apprendre le contenu; mais je n'en ai pas vu davantage, parce qu'à ce *oui*, que je crus irrévocable, au lieu d'attendre la fin de la catastrophe, comme je sens maintenant que je l'aurais dû, le mal me paraissant sans remède, je n'écoutai plus que mon désespoir. Je n'en ai pas vu davantage, parce qu'alors l'existence me devenant subitement exécrable, je sortis précipitamment, résolu de venir dans ces déserts expirer de ma douleur. Le ciel, constamment sourd à mon unique vœu, n'a pas voulu que j'y mourusse; je l'en bénis aujourd'hui; sans doute, il me réservait le bonheur de vous y trouver, pour notre commun soulagement. D'après tout ce que je viens d'entendre, j'entrevois enfin du remède à nos maux. Nous n'avons point tout perdu, comme nous le pensions : dès lors que Lucinde a déclaré si authentiquement qu'elle était à moi, elle ne peut jamais être à Don Ferdinand, sur qui par conséquent vos droits ne se trouvent pas encore anéantis. Espérons

l'un et l'autre que le ciel nous rendra ce qui nous appartient ; du moins est-il certain qu'il n'en a pas encore disposé de manière à frustrer nos justes prétentions, et c'en est assez pour ranimer notre courage... Un nouveau jour, Madame, un jour aussi serein, aussi doux, que, depuis si long-temps, je le voyais affreux, semble luire pour moi dès cet instant ; et c'est à vous que je suis redevable de cet heureux changement. Ainsi, quand l'intérêt que vous inspirez ne m'en ferait pas une loi, je devrais à la reconnaissance de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je vous déclare donc, belle Dorothée, que désormais je renonce à tout projet de vengeance personnelle contre votre Don Ferdinand ; que je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait, et que de bon cœur je consens que le ciel le lui pardonne aussi, s'il ne se rend point indigne de son indulgence. Mais je jure, foi de gentilhomme espagnol et chrétien, de ne point vous quitter que je ne vous aie remise en sa présence ; et là, si vos réclamations ne sont point écoutées, s'il se refuse à ce qu'il vous doit, à ce qu'il se doit à lui-même, je jure de l'en punir, au risque de ma vie, par les voies que m'ouvrent contre lui l'honneur et les droits de ma naissance.

Dorothée, surprise autant que ravie d'une rencontre aussi imprévue et aussi importante pour elle, s'en trouva trop émue, pour pouvoir, dans

le premier moment, exprimer à Cardénio sa reconnaissance et sa joie autrement qu'en se précipitant à ses genoux, qu'elle embrassa, en le nommant vingt fois de suite son cher, son généreux protecteur. Le curé, après avoir beaucoup applaudi à la résolution de Cardénio en faveur de Dorothée, leur représenta que le plus pressé, comme le plus convenable en ce moment, était d'accepter l'offre qu'il leur faisait de sa maison, pour venir s'y reposer de tant de fatigues; et de sa bourse, pour pourvoir à leurs besoins les plus urgents; que d'ailleurs chez lui, on aviserait plus commodément et à loisir, aux démarches à faire pour joindre Don Ferdinand, et pour réconcilier Dorothée avec ses parents; chose, lui observa-t-il, qu'il jugeait beaucoup moins difficile qu'elle ne se l'était toujours imaginé. Ils se rendirent sans peine aux obligeantes instances du bon prêtre; en sorte qu'à l'instant même la partie fut liée et arrêtée. Le barbier, qui n'avait encore dit mot, tant il était surpris et touché de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, leur fit alors son compliment de félicitation, et offrit aussi tous les services qui dépendraient de lui. Dans le dessein ensuite d'ajouter bonheur,

que mon maître, à la fin, au lieu de se

nt nous

sommes convenus

fair

archevêque Hébipe. Sieur, si vous pouviez me

marier avec cette